Jan 9 - 1969

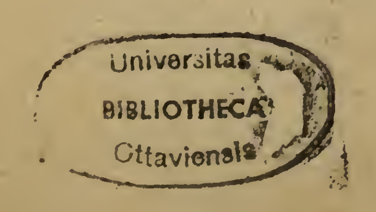
PRÉFACE.

En écrivant cette Préface, mon but n'eſt pas de rechercher oiſeuſement ſi j'ai mis au Théâtre une Piece bonne ou mauvaiſe; il n'eſt plus tems pour moi : mais d'examiner ſcrupuleuſement, & je le dois toujours, ſi j'ai fait une œuvre blâmable.

Perſonne n'étant tenu de faire une comédie qui reſſemble aux autres; ſi je me ſuis écarté d'un chemin trop battu, pour des raiſons qui m'ont paru ſolides; ira-t-on me juger, comme l'ont fait MM. tels, ſur des regles qui ne ſont pas les miennes? imprimer puérilement que je reporte l'art à ſon enfance, parce que j'entrepiens de frayer un nouveau ſentier à cet art dont la loi premiere, & peut-étre la ſeule, eſt d'amuſer en inſtruiſant? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit.

Il y a ſouvent très-loin du mal que l'on dit d'un ouvrage à celui qu'on en penſe. Le trait qui nous pourſuit, le mot qui importune reſte enſeveli dans le cœur, pendant que la bouche ſe venge en blâmant preſque tout le reſte. De ſorte qu'on peut regarder comme un point établi au Théâtre, qu'en fait de reproche à l'Auteur, ce qui nous affecte le plus eſt ce dont on parle le moins.

Il eſt peut-être utile de dévoiler aux yeux de tous, ce double aſpect des comédies, & j'aurai fait encor un bon uſage de la mienne, ſi je par-



viens, en la ſcrutant, à fixer l'opinion publique ſur ce qu'on doit entendre par ces mots : Qu'eſt-ce que LA DÉCENCE THÉATRALE ?

A force de nous montrer délicats, fins connaiſſeurs, & d'affecter, comme j'ai dit autre part, l'hypocriſie de la décence auprès du relâchement des mœurs, nous devenons des êtres nuls, incapables de s'amuſer & de juger de ce qui leur convient; faut-il le dire enfin ? des bégueules raſſaſiées qui ne ſavent plus ce qu'elles veulent, ni ce qu'elles doivent aimer ou rejetter. Déjà ces mots ſi rebattus, *bon ton*, *bonne compagnie*, toujours ajuſtés au niveau de chaque inſipide cotterie, & dont la latitude eſt ſi grande qu'on ne ſait où ils commencent & finiſſent, ont détruit la franche & vraie gaité qui diſtinguait de tout autre, le comique de notre nation.

Ajoutez-y le pédanteſque abus de ces autres grands mots *decence* & *bonnes mœurs*, qui donnent un air ſi important, ſi ſupérieur, que nos jugeurs de comédies ſeraient déſolés de n'avoir pas à les prononcer ſur toutes les pieces de Théâtre, & vous connaîtrez à-peu-près ce qui garrote le génie, intimide tous les Auteurs, & porte un coup mortel à la vigueur de l'intrigue, ſans laquelle il n'y a pourtant que du bel eſprit à la glace, & des comédies de quatre jours.

Enfin, pour dernier mal, tous les états de la ſociété ſont parvenus à ſe ſouſtraire à la cenſure dramatique : on ne pourrait mettre au Théâtre *les Plaideurs* de *Racine*, ſans entendre aujourd'hui les *Dandins* & les *Brid'oiſons*, même des gens plus éclairés, s'écrier qu'il n'y a plus ni mœurs, ni reſpect pour les Magiſtrats.

On ne ferait point le *Turcaret*, ſans avoir à l'inſtant ſur les bras, Fermes, Sous-fermes, Traites & Gabelles, Droits-réunis, Tailles, Taillons, le Trop plein, le Trop-bu, tous les Impoſiteurs royaux. Il eſt vrai qu'aujourd'hui *Turcaret* n'a plus de modeles. On l'offrirait ſous d'autres traits, l'obſtacle reſterait le même.

On ne jouerait point *les Fâcheux*, *les Marquis*, *les Emprunteurs* de *Moliere*, ſans révolter à la fois la haute, la moyenne, la moderne & l'antique Nobleſſe. Ses *Femmes ſavantes* irriteraient nos féminins bûreaux d'eſprit ; mais quel calculateur peut évaluer la force & la longueur du levier qu'il faudrait, de nos jours, pour élever juſqu'au Théâtre l'œuvre ſublime du *Tartuffe* ? Auſſi l'Auteur qui ſe compromet avec le Public *pour l'amuſer ou pour l'inſtruire*, au lieu d'intriguer à ſon choix ſon ouvrage, eſt-il obligé de tourniller dans des incidens impoſſibles, de perſifler au lieu de rire, & de prendre ſes modeles hors de la ſociété, crainte de ſe trouver mille ennemis dont il ne connaiſſait aucun en compoſant ſon triſte Drâme.

J'ai donc réfléchi que ſi quelque homme courageux ne ſecouait pas toute cette pouſſière, bientôt l'ennui des Pieces françaiſes porterait la nation au frivole opéra-comique, & plus loin encor, aux Boulevards, à ce ramas infect de tréteaux élevés à notre honte, où la décente liberté bannie du Théâtre français, ſe change en une licence effrénée ; où la jeuneſſe va ſe nourrir de groſſières inepties, & perdre, avec ſes mœurs, le goût de la décence & des chefs-d'œuvre de nos maîtres. J'ai tenté d'être cet homme, &

si je n'ai pas mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention s'est-elle manifestée dans tous.

J'ai pensé, je pense encor, qu'on n'obtient ni grand pathétique, ni profondé moralité, ni bon & vrai comique au Theâtre, sans des situations fortes, & qui naissent toujours d'une disconvenance sociale, dans le sujet qu'on veut traiter. L'Auteur tragique, hardi dans ses moyens, ose admettre le crime atroce; les conspirations, l'usurpation du trône, le meurtre, l'empoisonnement, l'inceste dans *Œdipe* & *Phédre*; le fratricide dans *Vendôme*; le parricide dans *Mahomet*; le régicide dans *Machbet*, &c. &c. La comédie, moins audacieuse, n'excede pas les disconvenances, parce que ses tableaux sont tirés de nos mœurs, ses sujets, de la société. Mais comment frapper sur l'avarice, à moins de mettre en scène un méprisable avare? démasquer l'hypocrisie, sans montrer, comme *Orgon* dans le *Tartuffe*, un abominable hypocrite, *épousant sa fille & convoitant sa femme*? un homme à bonnes fortunes, sans le faire parcourir un cercle entier de femmes galantes; un joueur effréné, sans l'envelopper de fripons, s'il ne l'est pas déjà lui même?

Tous ces gens-là sont loin d'être vertueux; l'Auteur ne les donne pas pour tels: il n'est le patron d'aucun d'eux; il est le peintre de leurs vices. Et parce que le lion est féroce, le loup vorace & glouton, le renard rusé, cauteleux, la fable est-elle sans moralité? quand l'Auteur la dirige contre un sot que la louange enivre, il fait choir du bec du corbeau le fromage dans la gueule du renard, sa moralité est remplie: s'il la

tournait contre le bas flatteur, il finiroit son apologue ainsi : *le renard s'en saisit, le dévore ; mais le fromage étoit empoisonné.* La fable est une comédie légère, & toute comédie n'est qu'un long apologue : leur différence est, que dans la fable les animaux ont de l'esprit ; & que dans notre comédie les hommes sont souvent des betes, & qui pis est, des betes méchantes.

Ainsi, lorsque Moliere, qui fut si tourmenté par les sots, donne à l'*Avare* un fils prodigue & vicieux qui lui vole sa cassette, & l'injurie en face ; est-ce des vertus ou des vices qu'il tire sa moralité ? Que lui importent ses fantômes ? c'est vous qu'il entend corriger. Il est vrai que les afficheurs & balayeurs littéraires de son tems, ne manquèrent pas d'apprendre au bon Public combien tout cela étoit horrible ! Il est aussi prouvé que des envieux très-importans, ou des importans très-envieux se déchaînèrent contre lui. Voyez le sévère *Boileau* dans son épître au grand *Racine*, venger son ami qui n'est plus, en rappellant ainsi les faits :

> L'Ignorance & l'Erreur à ses naissantes Pieces,
> En habits de Marquis, en robes de Comtesses,
> Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
> Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
> Le Commandeur voulait la scène plus exacte ;
> Le Vicomte indigné, sortait au second acte :
> L'un, défenseur zélé des dévots mis en jeu,
> Pour prix de ses bons mots, le condamnait au feu ;
> L'autre, *fougueux Marquis*, lui déclarant la guerre,
> Voulait venger la Cour immolée au Parterre.

On voit même dans un placet de *Molière* à *Louis* X*IV* qui fut si grand en protégeant les

Arts, & ſans le goût éclairé duquel notre Théâtre n'auroit pas un ſeul chef-d'œuvre de *Molière* ; on voit ce philoſophe Auteur ſe plaindre amèrement au Roi, que pour avoir démaſqué les hypocrites, ils imprimaient par-tout qu'il était *un libertin, un impie, un athée, un démon vêtu de chair, habillé en homme*; & cela s'imprimait avec APPROBATION ET PRIVILEGE de ce Roi qui le protégeait : rien là-deſſus n'eſt empiré.

Mais, parce que les perſonnages d'une Piece s'y montrent ſous des mœurs vicieuſes, faut-il les bannir de la Scène ? Que pourſuivrait-on au Théâtre ? les travers & les ridicules ? cela vaut bien la peine d'écrire ! ils ſont chez nous comme les modes ; on ne s'en corrige point, on en change.

Les vices, les abus, voilà ce qui ne change point, mais ſe déguiſe en mille formes ſous le maſque des mœurs dominantes : leur arracher ce maſque & les montrer à découvert, telle eſt la noble tâche de l'homme qui ſe voue au Théâtre. Soit qu'il moraliſe en riant, ſoit qu'il pleure en moraliſant : Héraclite ou Démocrite, il n'a pas un autre devoir ; malheur à lui, s'il s'en écarte. On ne peut corriger les hommes qu'en les feſant voir tels qu'ils ſont. La comédie utile & véridique, n'eſt point un éloge menteur, un vain diſcours d'Académie.

Mais gardons-nous bien de confondre cette critique générale, un des plus nobles buts de l'art, avec la ſatyre odieuſe & perſonnelle : l'avantage de la première eſt de corriger ſans bleſſer. Faites prononcer au Théâtre par l'homme juſte, aigri de l'horrible abus des bienfaits, *tous les hommes ſont des ingrats* : quoique chacun

cun ſoit bien près de penſer comme lui, perſonne ne s'offenſera. Ne pouvant y avoir un ingrat, ſans qu'il exiſte un bienfaiteur ; ce reproche même établit une balance égale entre les bons & mauvais cœurs ; on le ſent, & cela conſole. Que ſi l'humoriſte répond *qu'un bienfaiteur fait cent ingrats ;* on repliquera juſtement qu'*il n'y a peut-être pas un ingrat qui n'ait été pluſieurs fois bienfaiteur :* cela conſole encor. Et c'eſt ainſi qu'en généraliſant, la critique la plus amère porte du fruit, ſans nous bleſſer ; quand la ſatyre perſonnelle, auſſi ſtérile que funeſte, bleſſe toujours & ne produit jamais. Je hais par-tout cette dernière, & je la crois un ſi puniſſable abus, que j'ai pluſieurs fois d'office invoqué la vigilance du Magiſtrat pour empêcher que le Théâtre ne devint une arène de gladiateurs, où le Puiſſant ſe crût en droit de faire exercer ſes vengeances par les plumes vénales, & malheureuſement trop communes, qui mettent leur baſſeſſe à l'enchère.

N'ont-ils donc pas aſſez, ces Grands, des mille & un feuilliſtes, feſeurs de Bulletins, Afficheurs, pour y trier le plus mauvais, en choiſir un bien lâche, & dénigrer qui les offuſque? On tolère un ſi léger mal, parce qu'il eſt ſans conſéquence, & que la vermine éphémère démange un inſtant & périt ; mais le Théâtre eſt un géant qui bleſſe à mort tout ce qu'il frappe. On doit réſerver ſes grands coups pour les abus & pour les maux publics.

Ce n'eſt donc ni le vice ni les incidens qu'il amene, qui font l'indécence théâtrale ; mais le défaut de leçons & de moralité. Si l'Auteur, ou faible ou timide, n'oſe en tirer de ſon ſujet,

voilà ce qui rend ſa Piece équivoque ou vicieuſe. Lorſque je mis *Eugénie* au Théâtre (& il faut bien que je me cite, puiſque c'eſt toujours moi qu'on attaque) lorſque je mis *Eugénie* au Théâtre, tous nos Jurés-Crieurs à la décence, jettaient des flammes dans les foyers ſur ce que j'avais oſé montrer un Seigneur libertin, habillant ſes Valets en Prêtres, & feignant d'épouſer une jeune perſonne qui parait enceinte au Théâtre ſans avoir été mariée.

Malgré leurs cris, la Piece a été jugée, ſinon le meilleur, au moins le plus moral des Drames, conſtamment jouée ſur tous les Théâtres, & traduite dans toutes les langues. Les bons eſprits ont vu que la moralité, que l'intérêt y naiſſaient entièrement de l'abus qu'un homme puiſſant & vicieux fait de ſon nom, de ſon crédit, pour tourmenter une faible fille, ſans appui, trompée, vertueuſe, & délaiſſée. Ainſi tout ce que l'ouvrage a d'utile & de bon, naît du courage qu'eut l'Auteur d'oſer porter la diſconvenance ſociale au plus haut point de liberté.

Depuis, j'ai fait *les Deux Amis*, Piece dans laquelle un père avoue à ſa prétendue niece qu'elle eſt ſa fille illégitime : ce Drame eſt auſſi très-moral ; parce qu'à travers les ſacrifices de la plus parfaite amitié, l'Auteur s'attache à y montrer les devoirs qu'impoſe la nature ſur les fruits d'un ancien amour, que la rigoureuſe dureté des convenances ſociales, ou plutôt leur abus, laiſſe trop ſouvent ſans appui.

Entr'autres critiques de la Piece, j'entendis dans une loge, auprès de celle que j'occupais, un jeune *Important* de la Cour, qui diſait gai-

ment à des dames : « l'Auteur, ſans doute, eſt un
» garçon Fripier, qui ne voit rien de plus élevé
» que des Commis des fermes, & des Marchands
» d'étoffes ; & c'eſt au fond d'un magaſin qu'il va
» chercher les nobles amis, qu'il traduit à la Scène
» françaiſe » ! Hélas ! Monſieur, lui dis-je en m'avançant, il a fallu du moins les prendre où il n'eſt pas impoſſible de les ſuppoſer. Vous ririez bien plus de l'Auteur, s'il eût tiré deux vrais amis de l'Œil de bœuf, ou des Carroſſes. Il faut un peu de vraiſemblance, même dans les actes vertueux.

Me livrant à mon gai caractère, j'ai depuis tenté, dans *le Barbier de Séville*, de ramener au Théâtre l'ancienne & franche gaité, en l'alliant avec le ton léger de notre plaiſanterie actuelle ; mais comme cela même était une eſpece de nouveauté, la Piece fut vivement pourſuivie. Il ſemblait que j'euſſe ébranlé l'État ; l'excès des précautions qu'on prit, & des cris qu'on fit contre moi, décelait ſur-tout la frayeur que certains vicieux de ce temps avaient de s'y voir démaſqués. La Piece fut cenſurée quatre fois, cartonnée trois fois ſur l'affiche, à l'inſtant d'être jouée, dénoncée même au Parlement d'alors ; & moi, frappé de ce tumulte, je perſiſtais à demander que le Public reſtât le juge de ce que j'avais deſtiné à l'amuſement du Public.

Je l'obtins au bout de trois ans. Après les clameurs, les éloges ; & chacun me diſait tout bas : faites-nous donc des Pieces de ce genre, puiſqu'il n'y a plus que vous qui oſiez rire en face.

Un Auteur déſolé par la cabale & les criards,

mais qui voit ſa Piece marcher, reprend courage; & c'eſt ce que j'ai fait. Féu M. le Prince de *Conti*, de patriotique mémoire (car en frappant l'air de ſon nom, l'on ſent vibrer le vieux mot Patrie) feu M. le Prince de *Conti*, donc, me porta le défi public de mettre au Théâtre ma Préface du *Barbier*, plus gaie, diſait-il, que la Piece, & d'y montrer la famille de *Figaro*, que j'indiquais dans cette Préface. Monſeigneur, lui répondis-je, ſi je mettais une ſeconde fois ce caractere ſur la Scène, comme je le montrerais plus âgé, qu'il en ſaurait quelque peu davantage, ce ſerait bien un autre bruit, & qui ſait s'il verrait le jour! Cependant, par reſpect, j'acceptai le défi; je compoſai cette *Folle Journée*, qui cauſe aujourd'hui la rumeur. Il daigna la voir le premier. C'était un homme d'un grand caractére, un Prince auguſte, un eſprit noble & fier : le dirai-je ? il en fut content.

Mais quel piége, hélas ! j'ai tendu au jugement de nos Critiques en appellant ma Comédie du vain nom de *Folle Journée!* mon objet était bien de lui ôter quelqu'importance; mais je ne ſavois pas encor à quel point un changement d'annonce, peut égarer tous les eſprits. En lui laiſſant ſon véritable titre, on eût lu *l'Epoux ſuborneur.* C'était pour eux une autre piſte; on me courait différemment. Mais ce nom de *Folle Journée*, les a mis à cent lieues de moi : ils n'ont plus rien vu dans l'ouvrage, que ce qui n'y ſera jamais; & cette remarque un peu ſévère ſur la facilité de prendre le change, a plus d'étendue qu'on ne croit. Au lieu du nom de *Georges Dandin*, ſi *Molière* eût appellé ſon Drame la *Sottiſe*

des alliances, il eût porté bien plus de fruit : si *Regnard* eût nommé son *Légataire, la Punition du célibat*, la Piece nous eût fait frémir. Ce à quoi il ne songea pas; je l'ai fait avec réflexion. Mais, qu'on ferait un beau chapitre sur tous les jugemens des hommes, & la morale du Théâtre, & qu'on pourrait intituler : *de l'influence de l'Affiche !*

Quoi qu'il en soit, *la Folle Journée* resta cinq ans au porte-feuille ; les Comédiens ont su que je l'avais, ils me l'ont enfin arrachée. S'ils ont bien ou mal fait pour eux, c'est ce qu'on a pu voir depuis. Soit que la difficulté de la rendre excitât leur émulation; soit qu'ils sentissent avec le Public, que pour lui plaire en comédie, il fallait de nouveaux efforts ; jamais Piece aussi difficile n'a été jouée avec autant d'ensemble ; & si l'Auteur (comme on le dit) est resté au dessous de lui-même, il n'y a pas un seul Acteur, dont cet Ouvrage n'ait établi, augmenté ou confirmé la réputation. Mais revenons à sa lecture, à l'adoption des Comédiens.

Sur l'éloge outré qu'ils en firent, toutes les Sociétés voulurent le connaître, & dès-lors il fallut me faire des querelles de toute espece, ou céder aux instances universelles. Dès-lors aussi les grands ennemis de l'Auteur ne manquèrent pas de répandre à la Cour qu'il blessait dans cet Ouvrage, d'ailleurs *un tissu de bêtises*, la Religion, le Gouvernement, tous les états de la Société, les bonnes mœurs, & qu'enfin la vertu y était opprimée, & le vice triomphant, *comme de raison*, ajoutait-on. Si les graves Messieurs qui l'ont tant répété, me font l'honneur de lire cette Préface, ils y verront au moins que j'ai cité

bien juſte; & la bourgeoiſe intégrité que je mets à mes citations, n'en fera que mieux reſſortir la noble infidélité des leurs.

Ainſi, dans *le Barbier de Séville*, je n'avais qu'ébranlé l'Etat; dans ce nouvel eſſai, plus infame & plus ſéditieux, je le renverſais de fond en comble. Il n'y avait plus rien de ſacré ſi l'on permettait cet Ouvrage. On abuſait l'autorité par les plus inſidieux rapports; on cabalait auprès des Corps puiſſans; on alarmait les Dames timorées; on me feſait des ennemis ſur le prie-Dieu des oratoires: & moi, ſelon les hommes & les lieux, je repouſſais la baſſe intrigue, par mon exceſſive patience, par la roideur de mon reſpect, l'obſtination de ma docilité, par la raiſon, quand on voulait l'entendre.

Ce combat a duré quatre ans. Ajoutez les aux cinq du porte-feuille; que reſte-t-il des alluſions qu'on s'efforce à voir dans l'ouvrage? Hélas! quand il fut compoſé, tout ce qui fleurit aujourd'hui, n'avait pas même encor germé. C'était tout un autre Univers.

Pendant ces quatre ans de débat, je ne demandais qu'un Cenſeur; on m'en accorda cinq ou ſix. Que virent-ils dans l'ouvrage, objet d'un tel déchaînement? la plus badine des intrigues. Un grand Seigneur eſpagnol, amoureux d'une jeune fille qu'il veut ſéduire, & les efforts que cette fiancée, celui qu'elle doit épouſer, & la femme du Seigneur réuniſſent pour faire échouer dans ſon deſſein un maître abſolu, que ſon rang, ſa fortune & ſa prodigalité rendent tout puiſſant pour l'accomplir. Voilà tout, rien de plus. La Piece eſt ſous vos yeux.

D'où naissaient donc ces cris perçans ? De ce qu'au-lieu de poursuivre un seul caractère vicieux, comme le Joueur, l'Ambitieux, l'Avare, ou l'Hypocrite, ce qui ne lui eût mis sur les bras qu'une seule classe d'ennemis; l'Auteur a profité d'une composition légère, ou plutôt a formé son plan de façon à y faire entrer la critique d'une foule d'abus qui désolent la Société. Mais comme ce n'est pas là ce qui gâte un ouvrage aux yeux du Censeur éclairé ; tous , en l'approuvant , l'ont réclamé pour le Théâtre. Il a donc fallu l'y souffrir : alors les Grands du monde ont vu jouer avec scandale,

> Cette Piece où l'on peint un insolent valet
> Disputant sans pudeur son épouse à son maître.
>
> *M. Gudin.*

Oh ! que j'ai de regret de n'avoir pas fait de ce sujet moral, une Tragédie bien sanguinaire ! Mettant un poignard à la main de l'époux outragé, que je n'aurais pas nommé *Figaro ;* dans sa jalouse fureur, je lui aurais fait noblement poignarder le Puissant vicieux; & comme il aurait vengé son honneur dans des vers quarrés, bien ronflans, & que mon jaloux, tout au moins Général d'armée, aurait eu pour rival quelque tyran bien horrible & régnant au plus mal sur un peuple désolé; tout cela très-loin de nos mœurs, n'aurait, je crois, blessé personne; on eût crié *bravo; ouvrage bien moral.* Nous étions sauvés, moi & mon *Figaro* sauvage.

Mais ne voulant qu'amuser nos Français & non faire ruisseler les larmes de leurs épouses, de mon coupable Amant j'ai fait un jeune Seigneur de ce temps-là, prodigue, assez galant, même un peu

libertin, à-peu-près comme les autres Seigneurs de ce temps-là. Mais qu'oserait-on dire au Théâtre, d'un Seigneur, sans les offenser tous, sinon de lui reprocher son trop de galanterie ? N'est-ce pas là le défaut le moins contesté par eux-mêmes ? J'en vois beaucoup, d'ici, rougir modestement (& c'est un noble effort) en convenant que j'ai raison.

Voulant donc faire le mien coupable, j'ai eu le respect généreux de ne lui prêter aucun des vices du peuple. Direz vous que je ne le pouvais pas, que c'eût été blesser toutes les vraisemblances? Concluez donc en faveur de ma Piece, puisqu'enfin je ne l'ai pas fait.

Le défaut même dont je l'accuse n'aurait produit aucun mouvement comique, si je ne lui avais gaiment opposé l'homme le plus dégourdi de sa nation, *le véritable Figaro*, qui tout en défendant *Suzanne*, sa propriété, se moque des projets de son maître, & s'indigne très-plaisamment qu'il ose joûter de ruse avec lui, maître passé dans ce genre d'escrime.

Ainsi, d'une lutte assez vive entre l'abus de la puissance, l'oubli des principes, la prodigalité, l'occasion, tout ce que la séduction a de plus entraînant; & le feu, l'esprit, les ressources que l'infériorité piquée au jeu, peut opposer à cette attaque; il naît dans ma Piece un jeu plaisant d'intrigue, où *l'époux suborneur*, contrarié, lassé, harassé, toujours arrêté dans ses vues, est obligé trois fois dans cette journée de tomber aux pieds de sa femme qui, bonne, indulgente & sensible, finit par lui pardonner : c'est ce qu'elles font toujours. Qu'a donc cette moralité de blâmable, Messieurs?

La

La trouvez-vous un peu badine pour le ton grave que je prens? accueillez-en une plus févère qui bleffe vos yeux dans l'ouvrage, quoique vous ne l'y cherchiez pas : c'eft qu'un Seigneur affez vicieux pour vouloir proftituer à fes caprices tout ce qui lui eft fubordonné, pour fe jouer dans fes domaines, de la pudicité de toutes fes jeunes vaffales, doit finir comme celui-ci, par être la rifée de fes valets. Et c'eft ce que l'Auteur a très-fortement prononcé, lorfqu'en fureur au cinquieme Acte, *Almaviva*, croyant confondre une femme infidele, montre à fon jardinier un cabinet, en lui criant : *Entres-y toi, Antonio; conduis devant fon juge, l'infame qui m'a deshonoré;* & que celui-ci lui répond : *Il y a, parguenne, une bonne Providence! Vous en avez tant fait dans le pays, qu'il faut bien auffi qu'à votre tour!...*

Cette profonde moralité fe fait fentir dans tout l'ouvrage; & s'il convenait à l'Auteur de démontrer aux adverfaires qu'à travers fa forte leçon, il a porté la confidération pour la dignité du coupable, plus loin qu'on ne devait l'attendre de la fermeté de fon pinceau; je leur ferais remarquer que, croifé dans tous fes projets, le Comte *Almaviva* fe voit toujours humilié, fans être jamais avili.

En effet, fi la Comteffe ufait de rufe pour aveugler fa jaloufie dans le deffein de le trahir; devenue coupable elle-même, elle ne pourrait mettre à fes pieds fon époux, fans le dégrader à nos yeux. La vicieufe intention de l'époufe, brifant un lien refpecté; l'on reprocherait juftement à l'Auteur d'avoir tracé des mœurs blâ-

mables : car nos jugemens ſur les mœurs ſe rapportent toujours aux femmes ; on n'eſtime pas aſſez les hommes pour tant exiger d'eux ſur ce point délicat. Mais, loin qu'elle ait ce vil projet, ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage, eſt que nul ne veut faire une tromperie au Comte, mais ſeulement l'empêcher d'en faire à tout le monde. C'eſt la pureté des motifs qui ſauve ici les moyens, du reproche ; & de cela ſeul, que la Comteſſe ne veut que ramener ſon mari, toutes les confuſions qu'il éprouve ſont certainement très-morales ; aucune n'eſt aviliſſante.

Pour que cette vérité vous frappe davantage, l'Auteur oppoſe à ce mari peu délicat, la plus vertueuſe des femmes par goût & par principes.

Abandonnée d'un époux trop aimé ; quand l'expoſe-t-on à vos regards ? dans le moment critique où ſa bienveillance pour un aimable enfant, ſon filleul, peut devenir un goût dangereux, ſi elle permet au reſſentiment qui l'appuie, de prendre trop d'empire ſur elle. C'eſt pour faire mieux ſortir l'amour vrai du devoir, que l'Auteur la met un moment aux priſes avec un goût naiſſant qui le combat. Oh ! combien on s'eſt étayé de ce léger mouvement dramatique, pour nous accuſer d'indécence ! On accorde à la tragédie, que toutes les Reines, les Princeſſes aient des paſſions bien allumées qu'elles combattent plus ou moins ; & l'on ne ſouffre pas que, dans la comédie, une femme ordinaire puiſſe lutter contre la moindre faibleſſe ! O grande *influence de l'Affiche !* jugement sûr & conſéquent ! avec la différence du genre, on blâme ici, ce qu'on approuvait là. Et cependant en ces deux

cas c'eſt toujours le même principe; point de vertu ſans ſacrifice.

J'oſe en appeller à vous, jeunes infortunées, que votre malheur attache à des *Almaviva!* Diſtingueriez-vous toujours votre vertu de vos chagrins, ſi quelqu'intérêt importun tendant trop à les diſſiper, ne vous avertiſſait enfin qu'il eſt tems de combattre pour elle? Le chagrin de perdre un mari, n'eſt pas ici ce qui nous touche; un regret auſſi perſonnel eſt trop loin d'être une vertu! Ce qui nous plaît dans la Comteſſe, c'eſt de la voir lutter franchement contre un goût naiſſant qu'elle blâme, & des reſſentimens légitimes. Les efforts qu'elle fait alors pour ramener ſon infidele époux, mettant dans le plus heureux jour les deux ſacrifices pénibles de ſon goût & de ſa colère, on n'a nul beſoin d'y penſer pour applaudir à ſon triomphe; elle eſt un modele de vertu, l'exemple de ſon ſexe & l'amour du nôtre.

Si cette métaphyſique de l'honnêteté des Scènes; ſi ce principe avoué, de toute décence théâtrale, n'a point frappé nos juges à la repréſentation, c'eſt vainement que j'en étendrais ici le développement, les conſéquences; un tribunal d'iniquité n'écoute point les défenſes de l'accuſé qu'il eſt chargé de perdre; & ma Comteſſe n'eſt point traduite au Parlement de la nation : c'eſt une Commiſſion qui la juge.

On a vu la légère eſquiſſe de ſon aimable caractère, dans la charmante Piece d'*Heureuſement*. Le goût naiſſant que la jeune femme éprouve pour ſon petit couſin l'Officier, n'y parut blâmable à perſonne; quoique la tournure des Scènes pût

laiſſer à penſer que la ſoirée eût fini d'autre manière, ſi l'époux ne fût pas rentré, comme dit l'Auteur, *heureuſement.* Heureuſement auſſi l'on n'avait pas le projet de calomnier cet Auteur : chacun ſe livra de bonne foi à ce doux intérêt qu'inſpire une jeune femme honnête & ſenſible, qui réprime ſes premiers goûts, & notez que dans cette Piece, l'époux ne paraît qu'un peu ſot ; dans la mienne, il eſt infidele ; ma Comteſſe a plus de mérite.

Auſſi, dans l'ouvrage que je défens, le plus véritable intérêt ſe porte-t-il ſur la Comteſſe ! Le reſte eſt dans le même eſprit.

Pourquoi *Suzanne* la camariſte, ſpirituelle, adroite & rieuſe, a-t-elle auſſi le droit de nous intéreſſer ? C'eſt qu'attaquée par un ſéducteur puiſſant, avec plus d'avantage qu'il n'en faudrait pour vaincre une fille de ſon état, elle n'héſite pas à confier les intentions du Comte, aux deux perſonnes les plus intéreſſées à bien ſurveiller ſa conduite, ſa maîtreſſe & ſon fiancé. C'eſt que, dans tout ſon rôle, preſque le plus long de la Piece, il n'y a pas une phraſe, un mot, qui ne reſpire la ſageſſe & l'attachement à ſes devoirs : la ſeule ruſe qu'elle ſe permette, eſt en faveur de ſa maîtreſſe, à qui ſon dévoûment eſt cher, & dont tous les vœux ſont honnêtes.

Pourquoi, dans ſes libertés ſur ſon maître, *Figaro* m'amuſe-t-il, au-lieu de m'indigner ? C'eſt que, l'oppoſé des valets, il n'eſt pas, & vous le ſavez, le malhonnête homme de la Piece : en le voyant forcé par ſon état, de repouſſer l'inſulte avec adreſſe ; on lui pardonne tout, dès qu'on ſait qu'il ne ruſe avec ſon Seigneur, que pour

garantir ce qu'il aime, & ſauver ſa propriété.

Donc, hors le Comte & ſes agens, chacun fait dans la Piece à-peu-prés ce qu'il doit. Si vous les croyez malhonnêtes, parce qu'ils diſent du mal les uns des autres; c'eſt une regle très-fautive. Voyez nos honnêtes gens du ſiecle; on paſſe la vie à ne faire autre choſe! il eſt même tellement reçu de déchirer ſans pitié les abſens, que moi, qui les défens toujours, j'entens murmurer très-ſouvent: quel diable d'homme, & qu'il eſt contrariant! il dit du bien de tout le monde!

Eſt-ce mon Page, enfin, qui vous ſcandaliſe, & l'immoralité qu'on reproche au fond de l'ouvrage, ferait-elle dans l'acceſſoire? O cenſeurs délicats! beaux eſprits ſans fatigue! inquiſiteurs pour la morale, qui condamnez en un clin d'œil les reflexions de cinq années; ſoyez juſtes une fois, ſans tirer à conſéquence. Un enfant de treize ans, aux premiers battemens du cœur; cherchant tout, ſans rien déméler; idolâtre, ainſi qu'on l'eſt à cet âge heureux, d'un objet céleſte pour lui, dont le haſard fit ſa maraine, eſt-il un ſujet de ſcandale? Aimé de tout le monde au château; vif, eſpiégle & brûlant, comme tous les enfans ſpirituels; par ſon agitation extrême, il dérange dix fois, ſans le vouloir, les coupables projets du Comte. Jeune adepte de la nature! tout ce qu'il voit a droit de l'agiter: peut être il n'eſt plus un enfant; mais il n'eſt pas encore un homme; & c'eſt le moment que j'ai choiſi, pour qu'il obtînt de l'intérêt, ſans forcer perſonne à rougir. Ce qu'il éprouve innocemment, il l'inſpire par-tout de même. Direz-vous qu'on l'aime d'amour? Cenſeurs! ce n'eſt pas là le mot; vous êtes trop éclairés

pour ignorer que l'amour, même le plus pur, a un motif intéressé : on ne l'aime donc pas encor; on sent qu'un jour on l'aimera. Et c'est ce que l'Auteur a mis avec gaité dans la bouche de *Suzanne*, quand elle dit à cet enfant : *Oh ! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien !* .....

Pour lui imprimer plus fortement le caractère de l'enfance, nous le fesons exprès tutoyer par *Figaro*. Supposez-lui deux ans de plus, quel valet dans le château prendrait ces libertés ? Voyez-le à la fin de son rôle; à peine a-t-il un habit d'Officier, qu'il porte la main à l'épée aux premieres railleries du Comte, sur le quiproquo d'un soufflet. Il sera fier, notre étourdi ! mais c'est un enfant, rien de plus. N'ai-je pas vu nos dames dans les loges aimer mon Page à la folie ? Que lui voulaient-elles ? hélas ! rien : c'était de l'intérêt aussi ; mais, comme celui de la Comtesse, un pur & naïf intérêt ; un intérêt...... sans intérêt.

Mais est-ce la personne du Page ou la conscience du Seigneur qui fait le tourment du dernier, toutes les fois que l'Auteur les condamne à se rencontrer dans la Piece ? Fixez ce léger apperçu, il peut vous mettre sur sa voie; ou plutôt apprenez de lui, que cet enfant n'est amené que pour ajouter à la moralité de l'ouvrage, en vous montrant que l'homme le plus absolu chez lui, dès qu'il suit un projet coupable, peut être mis au désespoir par l'être le moins important, par celui qui redoute le plus de se rencontrer sur sa route.

Quand mon Page aura dix-huit ans, avec le

caractère vif & bouillant que je lui ai donné, je ſerai coupable à mon tour, ſi je le montre ſur la Scène. Mais à treize ans qu'inſpire-t-il? quelque choſe de ſenſible & doux, qui n'eſt amitié ni amour, & qui tient un peu de tous deux.

J'aurais de la peine à faire croire à l'innocence de ces impreſſions, ſi nous vivions dans un ſiecle moins chaſte, dans un de ces ſiecles de calcul, où, voulant tout prématuré, comme les fruits de leurs ſerres chaudes, les Grands mariaient leurs enfans à douze ans, & feſoient plier la nature, la décence & le goût aux plus ſordides convenances, en ſe hâtant ſur-tout d'arracher de ces êtres non formés, des enfans encor moins formables, dont le bonheur n'occupait perſonne, & qui n'étaient que le prétexte d'un certain trafic d'avantages, qui n'avoient nul rapport à eux, mais uniquement à leur nom. Heureuſement nous en ſommes bien loin: & le caractère de mon Page, ſans conſéquence pour lui-même, en a une relative au Comte, que le moraliſte apperçoit, mais qui n'a pas encor frappé le grand commun de nos jugeurs.

Ainſi, dans cet ouvrage, chaque rôle important a quelque but moral. Le ſeul qui ſemble y déroger, eſt le rôle de *Marceline*.

Coupable d'un ancien égarement, dont ſon *Figaro* fut le fruit, elle devrait, dit-on, ſe voir au moins punie par la confuſion de ſa faute, lorſqu'elle reconnaît ſon fils. L'Auteur eût pu même en tirer une moralité plus profonde: dans les mœurs qu'il veut corriger, la faute d'une jeune fille ſéduite, eſt celle des hommes, & non la ſienne. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait?

Il l'a fait, Cenſeurs raiſonnables! étudiez la Scène ſuivante, qui feſait le nerf du troiſieme Acte, & que les Comédiens m'ont prié de retrancher, craignant qu'un morceau ſi ſévère n'obſcurcît la gaité de l'action.

Quand *Molière* a bien humilié la Coquette, ou Coquine du *Miſantrope*, par la lecture publique de ſes lettres à tous ſes amans, il la laiſſe avilie ſous les coups qu'il lui a portés; il a raiſon; qu'en ferait-il? vicieuſe par goût & par choix; veuve aguerrie; femme de Cour; ſans aucune excuſe d'erreur, & fléau d'un fort honnête homme; il l'abandonne à nos mépris, & telle eſt ſa moralité. Quant à moi, ſaiſiſſant l'aveu naïf de *Marceline* au moment de la reconnaiſſance, je montrais cette femme humiliée, & *Bartholo* qui la refuſe, & *Figaro* leur fils commun dirigeant l'attention publique ſur les vrais fauteurs du déſordre où l'on entraîne ſans pitié toutes les jeunes filles du peuple, douées d'une jolie figure.

Telle eſt la marche de la Scène.

BRID'OISON.

(*Parlant de Figaro qui vient de reconnoître ſa mère en Marceline.*)

C'eſt clair : i-il ne l'épouſera pas.

BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous! & votre fils? Vous m'aviez juré....

BARTHOLO.

BARTHOLO.

J'étais fou. Si pareils souvenirs engageaient, on serait tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.

E-Et si l'on y regardait de si près, pè-ersonne n'épouserait personne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues ! une jeunesse déplorable !

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, & plus qu'on ne croit ! Je n'entens pas nier mes fautes ; ce jour les a trop bien prouvées ! mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste ! J'étais née, moi, pour être sage, & je la suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience & des besoins, où les séducteurs nous assiegent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer un enfant, à tant d'ennemis rassemblés ? Tel nous juge ici sévèrement, qui peut-être en sa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux ; c'est la regle.

MARCELINE *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris, les jouets de vos passions, vos victimes !

c'eſt vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeuneſſe : vous, & vos Magiſtrats, ſi vains du droit de nous juger, & qui nous laiſſent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de ſubſiſter. Eſt-il un ſeul état pour les malheureuſes filles ? elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes ; on y laiſſe former mille ouvriers de l'autre ſexe.

FIGARO.

Ils font broder juſqu'aux ſoldats.

MARCELINE *exaltée.*

Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une conſidération dériſoire. Leurées de reſpects apparens, dans une ſervitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes ; ah ! ſous tous les aſpects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié.

FIGARO.

Elle a raiſon.

LE COMTE *à part.*

Que trop raiſon.

BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu ! raiſon.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuſte ? ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas ; cela ſeul importe à chacun. Dans

quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même ; elle t'acceptera, j'en répons : vis entre une épouſe, une mère tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils ; gai, libre & bon pour tout le monde, il ne manquera rien à ta mère.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, & je me tiens à ton avis. Qu'on eſt ſot en effet ! il y a des mille mille ans que le monde roule, & dans cet océan de durée, où j'ai par haſard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irais me tourmenter pour ſavoir à qui je les dois ! tant pis pour qui s'en inquiète. Paſſer ainſi la vie à chamailler, c'eſt peſer ſur le collier ſans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne repoſent pas, même quand ils s'arrêtent, & qui tirent toujours, quoiqu'ils ceſſent de marcher. Nous attendrons.

J'ai bien regretté ce morceau ; & maintenant que la Piece eſt connue, ſi les Comédiens avaient le courage de le reſtituer à ma prière, je penſe que le Public leur en ſaurait beaucoup de gré. Ils n'auraient plus même à répondre, comme je fus forcé de le faire à certains cenſeurs du beau monde, qui me reprochaient à la lecture, de les intéreſſer pour une femme de mauvaiſes mœurs. — Non, Meſſieurs, je n'en parle pas pour excuſer ſes mœurs, mais pour vous faire rougir des vôtres ſur le point le plus deſtructeur

de toute honnêteté publique ; *la corruption des jeunes personnes* ; & j'avais raison de le dire que vous trouvez ma Piece trop gaie, parce qu'elle est souvent trop sévère. Il n'y a que façon de s'entendre.

— Mais votre *Figaro* est un soleil tournant, qui brûle, en jaillissant, les manchettes de tout le monde. — Tout le monde est exagéré. Qu'on me sache gré du moins s'il ne brûle pas aussi les doigts de ceux qui croient s'y reconnaître : au tems qui court on a beau jeu sur cette matière au Théâtre. M'est-il permis de composer en Auteur qui sort du collége, de toujours faire rire des enfans, sans jamais rien dire à des hommes ? Et ne devez-vous pas me passer un peu de morale, en faveur de ma gaité, comme on passe aux Français un peu de folie, en faveur de leur raison ?

Si je n'ai versé sur nos sottises qu'un peu de critique badine, ce n'est pas que je ne sache en former de plus sévère : quiconque a dit tout ce qu'il sait, dans son ouvrage, y a mis plus que moi dans le mien. Mais je garde une foule d'idées qui me pressent, pour un des sujets les plus moraux du Théâtre, aujourd'hui sur mon chantier : *la Mère Coupable* ; & si le dégoût dont on m'abreuve me permet jamais de l'achever ; mon projet étant d'y faire verser des larmes à toutes les femmes sensibles, j'éleverai mon langage à la hauteur de mes situations ; j'y prodiguerai les traits de la plus austère morale, & je tonnerai fortement sur les vices que j'ai trop ménagés. Apprêtez-vous donc bien, Messieurs, à me tourmenter de nouveau ; ma poitrine a déjà grondé ; j'ai noirci beaucoup de papier au service de votre colère.

Et vous honnêtes indifférens, qui jouiſſez de tout ſans prendre parti ſur rien : jeunes perſonnes modeſtes & timides, qui vous plaiſez à ma *Folle Journée*, (& je n'entreprens ſa défenſe que pour juſtifier votre goût :) lorſque vous verrez dans le monde, un de ces hommes tranchans, critiquer vaguement la Piece, tout blâmer ſans rien déſigner, ſur-tout la trouver indécente ; examinez bien cet homme-là ; ſachez ſon rang, ſon état, ſon caractère ; & vous connaîtrez ſur le champ le mot qui l'a bleſſé dans l'ouvrage.

On ſent bien que je ne parle pas de ces Ecumeurs littéraires, qui vendent leurs bulletins ou leurs affiches à tant de liards le paragraphe. Ceux-là, comme l'*Abbé Bazile*, peuvent calomnier ; *ils médiraient, qu'on ne les croirait pas.*

Je parle moins encore de ces libelliſtes honteux, qui n'ont trouvé d'autre moyen de ſatisfaire leur rage, l'aſſaſſinat étant trop dangereux, que de lancer du cintre de nos Salles, des vers infames contre l'Auteur, pendant que l'on jouait ſa Piece. Ils ſavent que je les connais : ſi j'avais eu deſſein de les nommer, ç'aurait été au miniſtère public ; leur ſupplice eſt de l'avoir craint ; il ſuffit à mon reſſentiment. Mais on n'imaginera jamais juſqu'où ils ont oſé élever les ſoupçons du Public ſur une auſſi lâche épigramme ! ſemblables à ces vils charlatans du Pont-Neuf, qui, pour accréditer leurs drogues, farciſſent d'ordres, de cordons, le tableau qui leur ſert d'enſeigne.

Non, je cite nos importans, qui bleſſés, on ne ſait pourquoi, des critiques ſemées dans l'ou-

vrage, ſe chargent d'en dire du mal, ſans ceſſer de venir aux noces.

C'eſt un plaiſir aſſez piquant de les voir d'en bas au Spectacle, dans le très-plaiſant embarras de n'oſer montrer ni ſatisfaction ni colère; s'avançant ſur le bord des loges, prêts à ſe moquer de l'Auteur, & ſe retirant auſſitôt pour céler un peu de grimace; emportés par un mot de la ſcène, & ſoudainement rembrunis par le pinceau du moraliſte: au plus léger trait de gaité, jouer triſtement les étonnés, prendre un air gauche en feſant les pudiques, & regardant les femmes dans les yeux, comme pour leur reprocher de ſoutenir un tel ſcandale; puis, aux grands applaudiſſemens, lancer ſur le Public un regard mépriſant, dont il eſt écraſé; toujours prêts à lui dire, comme ce courtiſan dont parle *Moliere*, lequel outré du ſuccès de l'*Ecole des Femmes*, criait des balcons au Public, *ris donc, Public, ris donc!* En vérité c'eſt un plaiſir, & j'en ai joui bien des fois.

Celui-là m'en rappelle un autre. Le premier jour de *la Folle Journée*, on s'échauffait dans le foyer (même d'honnêtes Plébéyens) ſur ce qu'ils nommoient ſpirituellement, *mon audace*. Un petit vieillard, ſec & bruſque, impatienté de tous ces cris, frappe le plancher de ſa canne, & dit en s'en allant: *Nos Français ſont comme les enfans qui braillent quand on les éberne.* Il avait du ſens, ce vieillard. Peut-être on pouvait mieux parler: mais pour mieux penſer, j'en défie.

Avec cette intention de tout blâmer, on conçoit que les traits les plus ſenſés ont été pris en mauvaiſe part. N'ai-je pas entendu vingt fois

un murmure defcendre des loges à cette réponfe de *Figaro*?

LE COMTE.

Une réputation déteftable?

FIGARO.

Et fi je vaux mieux qu'elle; y a-t-il beaucoup de Seigneurs qui puiffent en dire autant?

Je dis moi, qu'il n'y en a point, qu'il ne faurait y en avoir, à moins d'une exception bien rare. Un homme obfcur ou peu connu, peut valoir mieux que fa réputation, qui n'eft que l'opinion d'autrui. Mais de même qu'un fot en place, en paraît une fois plus fot, parce qu'il ne peut plus rien cacher; de même un grand Seigneur, l'homme élevé en dignités, que la fortune & fa naiffance ont placé fur le grand théâtre, & qui, en entrant dans le monde, eut toutes les préventions pour lui, vaut prefque toujours moins que fa réputation, s'il parvient à la rendre mauvaife. Une affertion fi fimple & fi loin du farcafme, devait-elle exciter le murmure? fi fon application paraît fâcheufe aux Grands peu foigneux de leur gloire; en quel fens fait-elle épigramme fur ceux qui méritent nos refpects, & quelle maxime plus jufte au Théâtre, peut fervir de frein aux Puiffans, & tenir lieu de leçon à ceux qui n'en reçoivent point d'autres?

Non qu'il faille oublier, (a dit un Ecrivain févère; & je me plais à le citer, parce que je fuis de fon avis.) « Non qu'il faille oublier, » dit-il, ce qu'on doit aux rangs élevés; il eft » jufte au contraire que l'avantage de la naif-

» ſance ſoit le moins conteſté de tous ; parce que
» ce bienfait gratuit de l'hérédité, relatif aux ex-
» ploits, vertus, ou qualités des aïeux de qui le
» reçut, ne peut aucunement bleſſer l'amour-pro-
» pre de ceux auxquels il fut refuſé : parce que
» dans une monarchie ſi l'on ôtoit les rangs inter-
» médiaires, il y aurait trop loin du monarque aux
» ſujets; bientôt on n'y verrait qu'un deſpote & des
» eſclaves : le maintien d'une échelle graduée du
» laboureur au potentat, intéreſſe également les
» hommes de tous les rangs, & peut-être eſt le
» plus ferme appui de la conſtitution monarchi-
» que ».

Mais quel Auteur parlait ainſi ? qui feſait cette profeſſion de foi ſur la nobleſſe, dont on me ſuppoſe ſi loin ? C'était PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS plaidant par écrit au Parlement d'Aix en 1778, une grande & ſévère queſtion, qui décida bientôt de l'honneur d'un Noble & du ſien. Dans l'ouvrage que je défens on n'attaque point les états, mais les abus de chaque état : les gens ſeuls qui s'en rendent coupables ont intérêt à le trouver mauvais ; voilà les rumeurs expliquées : mais quoi donc, les abus ſont-ils devenus ſi ſacrés, qu'on n'en puiſſe attaquer aucun ſans lui trouver vingt défenſeurs ?

Un avocat célèbre, un magiſtrat reſpectable, iront-ils donc s'approprier le plaidoyer d'un *Bartholo*, le jugement d'un *Brid'oiſon ?* Ce mot de *Figaro* ſur l'indigne abus des plaidoiries de nos jours (*c'eſt dégrader le plus noble inſtitut*) a bien montré le cas que je fais du noble métier d'avocat; & mon reſpect pour la magiſtrature ne ſera pas plus ſuſpecté, quand on ſaura dans quelle

école j'en ai recherché la leçon, quand on lira le morceau ſuivant, auſſi tiré d'un moraliſte, lequel, parlant des Magiſtrats, s'exprime en ces termes formels :

« Quel homme aiſé voudrait, pour le plus modique honoraire, faire le métier cruel de ſe lever à quatre heures, pour aller au Palais tous les jours s'occuper ſous des formes preſcrites, d'intérêts qui ne ſont jamais les ſiens; d'éprouver ſans ceſſe l'ennui de l'importunité, le dégoût des ſollicitations, le bavardage des Plaideurs, la monotonie des Audiences, la fatigue des délibérations, & la contention d'eſprit néceſſaires aux prononcés des Arrêts, s'il ne ſe croyait pas payé de cette vie laborieuſe & pénible, par l'eſtime & la conſidération publique? & cette eſtime eſt-elle autre choſe qu'un jugement, qui n'eſt même auſſi flatteur pour les bons Magiſtrats, qu'en raiſon de ſa rigueur exceſſive contre les mauvais? »

Mais quel Ecrivain m'inſtruiſait ainſi par ſes leçons? Vous allez croire encor que c'eſt PIERRE-AUGUSTIN; vous l'avez dit, c'eſt lui, en 1773, dans ſon quatrieme Mémoire, en défendant juſqu'à la mort, ſa triſte exiſtence attaquée par un ſoi-diſant magiſtrat. Je reſpecte donc hautement ce que chacun doit honorer; & je blâme ce qui peut nuire.

— Mais dans cette *Folle Journée*, au-lieu de ſapper les abus, vous vous donnez des libertés très-répréhenſibles au Théâtre : votre monologue ſur-tout contient, ſur les gens diſgraciés, des traits qui paſſent la licence! — Eh! croyez-vous, Meſſieurs, que j'euſſe un tal ſman pour tromper, ſéduire, enchaîner la cenſure & l'autorité, quand je

leur ſoumis mon ouvrage? que je n'aye pas dû juſtifier ce que j'avais oſé écrire ? Que fais-je dire à *Figaro*, parlant à l'homme déplacé? *Que les ſottiſes imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours.* Eſt-ce donc là une vérité d'une conſéquence dangereuſe ? Au-lieu de ces inquiſitions puériles & fatiguantes, & qui ſeules donnent de l'importance à ce qui n'en aurait jamais; ſi, comme en Angleterre, on était aſſez ſage ici pour traiter les ſottiſes avec ce mépris qui les tue; loin de ſortir du vil fumier qui les enfante, elles y pouriraient en germant, & ne ſe propageraient point. Ce qui multiplie les libelles, eſt la faibleſſe de les craindre: ce qui fait vendre les ſottiſes, eſt la ſottiſe de les défendre.

Et comment conclut Figaro? *Que ſans la liberté de blâmer, il n'eſt point d'éloge flatteur; & qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.* Sont-ce là des hardieſſes coupables, ou bien des aiguillons de gloire? des moralités inſidieuſes, ou des maximes réfléchies, auſſi juſtes qu'encourageantes ?

Suppoſez-les le fruit des ſouvenirs. Lorſque ſatisfait du préſent, l'Auteur veille pour l'avenir, dans la critique du paſſé; qui peut avoir droit de s'en plaindre ? & ſi, ne déſignant ni tems, ni lieu, ni perſonnes, il ouvre la voie au Théâtre, à des réformes deſirables; n'eſt-ce pas aller à ſon but?

La Folle Journée explique donc comment dans un tems proſpère, ſous un Roi juſte, & des Miniſtres modérés, l'Ecrivain peut tonner ſur les oppreſſeurs, ſans craindre de bleſſer

personne. C'est pendant le règne d'un bon Prince qu'on écrit sans danger l'histoire des méchans Rois; & plus le Gouvernement est sage, est éclairé, moins la liberté de dire est en presse: chacun y fesant son devoir, on n'y craint pas les allusions: nul homme en place ne redoutant ce qu'il est forcé d'estimer, on n'affecte point alors d'opprimer chez nous cette même Littérature, qui fait notre gloire au dehors, & nous y donne une sorte de primauté que nous ne pouvons tirer d'ailleurs.

En effet, à quel titre y prétendrions-nous? Chaque Peuple tient à son culte, & chérit son Gouvernement. Nous ne sommes pas restés plus braves, que ceux qui nous ont battus à leur tour. Nos mœurs plus douces, mais non meilleures, n'ont rien qui nous élève au-dessus d'eux. Notre Littérature seule, estimée de toutes les nations, étend l'empire de la langue française & nous obtient de l'Europe entière une prédilection avouée qui justifie, en l'honorant, la protection que le Gouvernement lui accorde.

Et comme chacun cherche toujours le seul avantage qui lui manque; c'est alors qu'on peut voir dans nos Académies l'homme de la Cour siéger avec les gens de lettres; les talens personnels, & la considération héritée, se disputer ce noble objet, & les archives académiques se remplir presque également de papiers & de parchemins.

Revenons à la *Folle Journée*.

Un Monsieur de beaucoup d'esprit, mais qui l'économise un peu trop, me disait un soir au Spectacle: expliquez-moi donc, je vous prie,

pourquoi, dans votre Piece, on trouve autant de phrases négligées qui ne sont pas de votre style? — De mon style, Monsieur? Si par malheur j'en avais un, je m'efforcerais de l'oublier quand je fais une comédie : ne connaissant rien d'insipide au Théâtre comme ces fades camaïeux où tout est bleu, où tout est rose, où tout est l'Auteur, quel qu'il soit.

Lorsque mon sujet me saisit, j'évoque tous mes personnages & les mets en situation : — songe à toi *Figaro*, ton maître va te deviner. — Sauvez-vous vîte *Chérubin*; c'est le Comte que vous touchez. — Ah! Comtesse, quelle imprudence avec un époux si violent? — Ce qu'ils diront, je n'en sais rien; c'est ce qu'ils feront qui m'occupe. Puis, quand ils sont bien animés, j'écris sous leur dictée rapide, sûr qu'ils ne me tromperont pas, que je reconnaîtrai *Bazile*, lequel n'a pas l'esprit de *Figaro*, qui n'a pas le ton noble du Comte, qui n'a pas la sensibilité de la Comtesse, qui n'a pas la gaité de *Suzanne*, qui n'a pas l'espiéglerie du Page, & sur-tout aucun d'eux, la sublimité de *Brid'oison* : chacun y parle son langage : eh! que le Dieu du naturel les préserve d'en parler d'autre! Ne nous attachons donc qu'à l'examen de leurs idées, & non à rechercher si j'ai dû leur prêter mon style.

Quelques malveillans ont voulu jetter de la défaveur sur cette phrase de Figaro : *sommes-nous des soldats qui tuent & se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche!* A travers le nuage d'une conception indigeste ils ont feint d'appercevoir : *que je répandsune lumière décourageante sur l'état péni-*

ble du Soldat; & il y a des choses qu'il ne faut jamais dire. Voilà dans toute ſa force l'argument de la méchanceté; reſte à en prouver la bêtiſe.

Si, comparant la dureté du ſervice à la modicité de la paye, ou diſcutant tel autre inconvénient de la guerre, & comptant la gloire pour rien, je verſais de la défaveur ſur ce plus noble des affreux métiers; on me demanderait juſtement compte d'un mot indiſcrètement échappé. Mais, du Soldat au Colonel, au Général excluſivement, quel imbécille homme de guerre a jamais eu la prétention qu'il dût pénétrer les ſecrets du cabinet, pour leſquels il fait la campagne? C'eſt de cela ſeul qu'il s'agit dans la phraſe de *Figaro.* Que ce fou-là ſe montre, s'il exiſte; nous l'enverrons étudier ſous le Philoſophe *Babouc*, lequel éclaircit diſertement ce point de diſcipline militaire.

En raiſonnant ſur l'uſage que l'homme fait de ſa liberté dans les occaſions difficiles, *Figaro* pouvait également oppoſer à ſa ſituation tout état qui exige une obéiſſance implicite; & le cénobite zélé, dont le devoir eſt de tout croire ſans jamais rien examiner; comme le guerrier valeureux, dont la gloire eſt de tout affronter ſur des ordres non motivés, *de tuer & ſe faire tuer pour des intérêts qu'il ignore.* Le mot de *Figaro* ne dit donc rien, ſinon qu'un homme libre de ſes actions, doit agir ſur d'autres principes que ceux dont le devoir eſt d'obéir aveuglément.

Qu'auroit-ce été, bon Dieu! ſi j'avais fait uſage d'un mot qu'on attribue au *Grand-Condé*, & que j'entens louer à outrance, par ces mêmes logiciens qui déraiſonnent ſur ma phraſe? A les croire, le

Grand-Condé montra la plus noble préſence d'eſprit, lorſqu'arretant *Louis XIV* prêt à pouſſer ſon cheval dans le Rhin, il dit à ce monarque : *Sire, avez-vous beſoin du bâton de Marechal?*

Heureuſement on ne prouve nulle part que ce grand homme ait dit cette grande ſottiſe. C'eût été dire au Roi devant toute ſon Armée : vous moquez-vous donc, Sire, de vous expoſer dans un fleuve? Pour courir de pareils dangers, il faut avoir beſoin d'avancement ou de fortune!

Ainſi, l'homme le plus vaillant, le plus grand Général du ſiecle aurait compté pour rien l'honneur, le patriotiſme & la gloire! un miſérable calcul d'intérêt eût été, ſelon lui, le ſeul principe de la bravoure! il eût dit là un affreux mot! & ſi j'en avais pris le ſens pour l'enfermer dans quelque trait, je mériterais le reproche qu'on fait gratuitement au mien.

Laiſſons donc les cerveaux fumeux louer ou blâmer au hazard, ſans ſe rendre compte de rien; s'extâſier ſur une ſottiſe qui n'a pu jamais être dite, & proſcrire un mot juſte & ſimple, qui ne montre que du bon ſens.

Un autre reproche aſſez fort, mais dont je n'ai pu me laver, eſt d'avoir aſſigné pour retraite à la Comteſſe un certain couvent d'*Urſulines*. *Urſulines!* a dit un ſeigneur joignant les mains avec éclat. *Urſulines!* a dit une dame en ſe renverſant de ſurpriſe ſur un jeune Anglais de ſa loge. *Urſulines!* ah Mylord! ſi vous entendiez le français!.... Je ſens, je ſens beaucoup, Madame, dit le jeune homme en rougiſſant. — C'eſt qu'on n'a jamais mis au Théâtre aucune femme aux *Urſulines!* Abbé, parlez-nous donc!

L'Abbé, (toujours appuyée ſur l'Anglais) comment trouvez-vous *Urſulines ?* Fort indécent, répond l'Abbé, ſans ceſſer de lorgner *Suzane ;* & tout le beau monde a répété, *Urſulines eſt fort indecent.* Pauvre Auteur! on te croit jugé, quand chacun ſonge à ſon affaire. En vain j'eſſayais d'établir que, dans l'événement de la Scène, moins la Comteſſe a deſſein de ſe cloîtrer, plus elle doit le feindre & faire croire à ſon époux que ſa retraite eſt bien choiſie : ils ont proſcrit mes *Urſulines !*

Dans le plus fort de la rumeur, moi bonhomme! j'avais été juſqu'à prier une des Actrices, qui font le charme de ma Piece, de demander aux mécontens, à quel autre couvent de filles ils eſtimaient qu'il fût *décent* que l'on fît entrer la Comteſſe? A moi, cela m'était égal; je l'aurais miſe où l'on aurait voulu; aux *Auguſtines*, aux *Céleſtines*, aux *Clairettes*, aux *Viſitandines*, même aux *Petites Cordelières*, tant je tiens peu aux *Urſulines !* Mais on agit ſi durement!

Enfin, le bruit croiſſant toujours; pour arranger l'affaire avec douceur, j'ai laiſſé le mot *Urſulines* à la place où je l'avais mis : chacun alors content de ſoi, de tout l'eſprit qu'il avait montré, s'eſt appaiſé ſur *Urſulines*, & l'on a parlé d'autre choſe.

Je ne ſuis point, comme l'on voit, l'ennemi de mes ennemis. En diſant bien du mal de moi, ils n'en ont point fait à ma Piece; & s'ils ſentaient ſeulement autant de joie à la déchirer, que j'eus de plaiſir à la faire, il n'y aurait perſonne d'affligé. Le malheur eſt qu'ils ne rient

point; & ils ne rient point à ma Piece, parce qu'on ne rit point à la leur. Je connais plusieurs amateurs, qui sont même beaucoup maigris depuis le succès du *Mariage* : excusons donc l'effet de leur colère.

A des moralités d'ensemble & de détail, répandues dans les flots d'une inaltérable gaité; à un dialogue assez vif, dont la facilité nous cache le travail, si l'Auteur a joint une intrigue aisément filée, où l'art se dérobe sous l'art, qui se noue & se dénoue sans cesse, à travers une foule de situations comiques, de tableaux piquans & variés qui soutiennent, sans la fatiguer, l'attention du Public pendant les trois heures & demie que dure le même spectacle; (essai que nul homme de lettres n'avait encore osé tenter!) que restait-il à faire à de pauvres méchans, que tout cela irrite? attaquer, poursuivre l'Auteur par des injures verbales, manuscrites, imprimées; c'est ce qu'on a fait sans relâche. Ils ont même épuisé jusqu'à la calomnie, pour tâcher de me perdre dans l'esprit de tout ce qui influe en France sur le repos d'un citoyen. Heureusement que mon ouvrage est sous les yeux de la nation, qui, depuis dix grands mois, le voit, le juge & l'apprécie. Le laisser jouer tant qu'il fera plaisir, est la seule vengeance que je me sois permise. Je n'écris point ceci pour les lecteurs actuels; le récit d'un mal trop connu, touche peu; mais dans quatre-vingt ans il portera son fruit. Les Auteurs de ce tems-là, compareront leur sort au nôtre; & nos enfans sauront à quel prix on pouvait amuser leurs pères.

Allons au fait; ce n'est pas tout cela qui blesse.

Le

Le vrai motif qui ſe cache, & qui, dans les replis du cœur, produit tous les autres reproches, eſt renfermé dans ce quatrain.

Pourquoi ce Figaro qu'on va tant écouter,
Eſt-il avec fureur déchiré par les ſots ?
Recevoir, prendre & demander ;
Voilà le ſecret en trois mots.

En effet, *Figaro* parlant du métier de courtiſan, le définit dans ces termes ſévères. Je ne puis le nier, je l'ai dit. Mais reviendrai-je ſur ce point ? Si c'eſt un mal, le remede ſerait pire : il faudrait poſer méthodiquement ce que je n'ai fait qu'indiquer ; revenir à montrer qu'il n'y a point de ſynonyme en francais, entre *l'homme de la Cour*, *l'homme de Cour*, & *le Courtiſan par métier*.

Il faudrait répéter qu'*homme de la Cour* peint ſeulement un noble état : qu'il s'entend de l'homme de qualité, vivant avec la nobleſſe & l'éclat que ſon rang lui impoſe : que ſi cet *homme de la Cour* aime le bien par goût, ſans intérêt ; ſi, loin de jamais nuire à perſonne, il ſe fait eſtimer de ſes maîtres, aimer de ſes égaux, & reſpecter des autres ; alors cette acception reçoit un nouveau luſtre, & j'en connais plus d'un que je nommerais avec plaiſir, s'il en était queſtion.

Il faudrait montrer qu'*homme de Cour*, en bon français, eſt moins l'énoncé d'un état, que le réſumé d'un caractère adroit, liant, mais réſervé ; preſſant la main de tout le monde en gliſſant chemin à travers ; menant finement ſon intrigue avec l'air de toujours ſervir ; ne ſe feſant point d'ennemis, mais donnant près d'un

foſſé, dans l'occaſion, de l'épaule au meilleur ami, pour aſſurer ſa chûte & le remplacer ſur la crête ; laiſſant à part tout préjugé qui pourrait ralentir ſa marche ; ſouriant à ce qui lui déplaît, & critiquant ce qu'il approuve, ſelon les hommes qui l'écoutent : dans les liaiſons utiles de ſa femme, ou de ſa maîtreſſe, ne voyant que ce qu'il doit voir : enfin. . . . .

Prenant tout, pour le faire court,
En véritable *homme de Cour.*

LAFONTAINE.

Cette acception n'eſt pas auſſi défavorable que celle du *Courtiſan par metier*, & c'eſt l'homme dont parle *Figaro.*

Mais quand j'étendrais la définition de ce dernier ; quand, parcourant tous les poſſibles, je le montrerais avec ſon maintien équivoque, haut & bas à la fois, rampant avec orgueil ; ayant toutes les prétentions ſans en juſtifier une ; ſe donnant l'air du *protégement*, pour ſe faire chef de parti ; dénigrant tous les concurrens qui balanceraient ſon crédit ; feſant un métier lucratif de ce qui ne devrait qu'honorer ; vendant ſes maîtreſſes à ſon maître, lui feſant payer ſes plaiſirs, &c. &c. & quatre pages d'&c. il faudrait toujours revenir au diſtique de *Figaro. Recevoir, prendre & demander ; voilà le ſecret en trois mots.*

Pour ceux-ci, je n'en connais point ; il y en eut, dit-on, ſous *Henri III*, ſous d'autres Rois encor, mais c'eſt l'affaire de l'hiſtorien ; & quant à moi, je ſuis d'avis que les vicieux du ſiecle en ſont comme les Saints ; qu'il faut cent ans pour les canoniſer. Mais puiſque j'ai promis la critique de ma Piece, il faut enfin que je la donne.

En général ſon grand défaut eſt *que je ne l'ai point faite en obſervant le monde ; qu'elle ne peint rien de ce qui exiſte, & ne rappelle jamais l'image de la ſociéte où l'on vit*; *que ſes mœurs baſſes & corrompues, n'ont pas même le mérite d'être vraies*. Et c'eſt ce qu'on liſait dernièrement dans un beau diſcours imprimé, composé par un homme de bien, auquel il n'a manqué qu'un peu d'eſprit pour être un écrivain médiocre. Mais, médiocre ou non, moi qui ne fis jamais uſage de cette allure oblique & torſe avec laquelle un Sbire, qui n'a pas l'air de vous regarder, vous donne du ſtilet au flanc, je ſuis de l'avis de celui-ci. Je conviens qu'à la vérité la génération paſſée reſſemblait beaucoup à ma Piece ; que la génération future lui reſſemblera beaucoup auſſi; mais que pour la génération préſente, elle ne lui reſſemble aucunement; que je n'ai jamais rencontré ni mari ſuborneur, ni ſeigneur libertin, ni courtiſan avide, ni juge ignorant ou paſſionné, ni avocat injuriant, ni gens médiocres avancés, ni traducteur baſſement jaloux. Et que ſi des ames pures, qui ne s'y reconnaiſſent point du tout, s'irritent contre ma Piece & la déchirent ſans relâche, c'eſt uniquement par reſpect pour leurs grands-pères, & ſenſibilité pour leurs petits-enfans. J'eſpère, après cette déclaration, qu'on me laiſſera bien tranquille; ET J'AI FINI.



CARACTERES ET HABILLEMENS
DE LA PIECE.

Le Comte Almaviva doit être joué très-noblement, mais avec grace & liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au *bon ton* de ses manières. Dans les mœurs *de ce temgs là* les Grands traitaient en badinant toute entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien rendre que le personnage est toujours sacrifié. Mais joué par un comédien excellent (M. *Molé*), il a fait ressortir tous les rôles, & assuré le succès de la Piece.

Son vêtement du premier & second Actes est un habit de chasse avec des bottines à mi-jambe, de l'ancien costume espagnol. Du troisieme Acte jusqu'à la fin, un habit superbe de ce costume.

La Comtesse agitée de deux sentimens contraires, ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée, ou une colère très-modérée; rien sur-tout qui dégrade aux yeux du spectateur, son caractère aimable & vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la Piece, a fait infiniment d'honneur au grand talent de Mlle. *Saint-Val*, cadette.

Son vêtement du premier, second & quatrieme Actes, est une lévite commode, & nul ornement sur la tête : elle est chez elle & censée incommodée. Au cinquieme Acte elle a l'habillement & la haute coëffure de *Suzanne*.

Figaro. L'on ne peut trop recommander à l'Ac-

teur qui jouera ce rôle, de bien ſe pénétrer de ſon eſprit, comme l'a fait M. *Dazincourt.* S'il y voyait autre choſe que de la raiſon aſſaiſonnée de gaité & de ſaillies, ſur-tout s'il y mettait la moindre charge, il avilirait un rôle que le premier Comique du Théâtre, M. *Préville,* a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui ſaurait en ſaiſir les nuances multipliées, & pourrait s'élever à ſon entière conception.

Son vêtement comme dans *le Barbier de Séville.*

Suzanne. Jeune perſonne adroite, ſpirituelle & rieuſe, mais non de cette gaité preſqu'effrontée de nos ſoubrettes corruptrices; ſon joli caractère eſt deſſiné dans la Préface, & c'eſt là que l'Actrice, qui n'a point vu Mlle. *Contat,* doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers Actes, eſt un juſte blanc à baſquines, très-élégant, la jupe de même, avec une toque, appellée depuis par nos marchandes, *à la Suzanne.* Dans la fête du quatrieme Acte, le Comte lui poſe ſur la tête une toque à long voile, à hautes plumes, & à rubans blancs. Elle porte au cinquieme Acte la lévite de ſa maîtreſſe, & nul ornement ſur la tête.

Marceline eſt une femme d'eſprit, née un peu vive, mais dont les fautes & l'expérience ont réformé le caractère. Si l'Actrice qui le joue s'éleve avec une fierté bien placée, à la hauteur très-morale qui ſuit la reconnaiſſance du troiſieme Acte; elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement eſt celui des duègnes eſpagnoles, d'une couleur modeſte, un bonnet noir ſur la tête.

Antonio ne doit montrer qu'une demi-ivreſſe,

qui se dissipe par degrés ; de sorte qu'au cinquieme Acte on n'en apperçoive presque plus.

Son vêtement est celui d'un paysan espagnol, où les manches pendent par derriere ; un chapeau & des souliers blancs.

Fanchette est une enfant de douze ans, très-naïve. Son petit habit est un juste brun avec des ganses & des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, & une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysannes de la noce.

Chérubin. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune & très-jolie femme; nous n'avons point à nos Théâtres de très-jeune homme assez formé, pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la Comtesse, ailleurs un charmant polisson ; un desir inquiet & vague est le fond de son caractère. Il s'élance à la puberté, mais sans projet, sans connaissances, & tout entier à chaque événement; enfin il est ce que toute mere, au fond du cœur, voudrait peut-être que fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

Son riche vêtement au premier & second Actes, est celui d'un Page de Cour espagnol, blanc & brodé d'argent; le léger manteau bleu sur l'épaule, & un chapeau chargé de plumes. Au quatrieme Acte il a le corset, la jupe & la toque des jeunes paysannes qui l'amènent. Au cinquieme Acte, un habit uniforme d'Officier, une cocarde & une épée.

Bartholo. Le caractère & l'habit comme dans *le Barbier de Séville.* Il n'est ici qu'un rôle secondaire.

Bazile. Caractère & vêtement comme dans *le Barbier de Séville*. Il n'eſt auſſi qu'un rôle ſecondaire.

Brid'oison doit avoir cette bonne & franche aſſurance des Bêtes, qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'eſt qu'une grace de plus, qui doit être à peine ſentie, & l'Acteur ſe tromperait lourdement & jouerait à contre-ſens, s'il y cherchait le plaiſant de ſon rôle. Il eſt tout entier dans l'oppoſition de la gravité de ſon état au ridicule du caractère; & moins l'Acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit eſt une robe de juge eſpagnol, moins ample que celle de nos Procureurs, preſqu'une ſoutane; une groſſe perruque, une gonille ou rabat eſpagnol au col, & une longue baguette blanche à la main.

Double-main. Vêtu comme le juge: mais la baguette blanche plus courte.

L'Huissier ou Alguasil. Habit, manteau, épée de Criſpin, mais portée à ſon côté ſans ceinture de cuir. Point de bottines, une chauſſure noire, une perruque blanche naiſſante & longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

Gripe-Soleil. Habit de payſan, les manches pendantes, veſte de couleur tranchée, chapeau blanc.

Une jeune Bergere. Son vêtement comme celui de *Fanchette*.

Pédrille. En veſte, gilet, ceinture, fouet & bottes de poſte, une récille ſur la tête, chapeau de courier.

PERSONNAGES MUETS, les uns en habits de juges, d'autres en habits de payſans, les autres en habits de livrée.

Placement des Acteurs.

Pour faciliter les jeux du Théâtre, on a eu l'attention d'écrire au commencement de chaque Scéne, le nom des Perſonnages dans l'ordre où le Spectateur les voit. S'ils font quelque mouvement grave dans la Scène, il eſt déſigné par un nouvel ordre de noms, écrit en marge à l'inſtant qu'il arrive. Il eſt important de conſerver les bonnes poſitions théâtrales ; le relâchement dans la tradition donnée par les premiers Acteurs, en produit bientôt un total dans le jeu des Pieces, qui finit par aſſimiler les troupes négligentes aux plus faibles comédiens de Société.

Lu & approuvé le 25 Janvier 1785.

BRET.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 31 Janvier 1785.

LENOIR.

